

TRADUCTION DE L'INCONSCIENT, TRADUCTION VERS L'INCONSCIENT, UNE HISTOIRE DE LANGUE ?

Thamy Ayouch
Université Paris 7

La notion de traduction semble revêtir une importance primordiale dans l'œuvre freudienne : elle accompagne la pratique clinique de Freud et son élaboration théorique subséquente dès ses premiers textes. Deux vocables —*Übertragung*, *Übersetzung*— renvoient à de multiples sens de la traduction, qui s'articulent essentiellement dans deux directions, sans toutefois que l'emploi des termes allemands ne suive une systématique stricte. En effet, hormis l'utilisation constante de *Übertragung* pour le phénomène de transfert —renvoi précis d'un vocable à un concept— que nous laisserons ici de côté, les deux termes *Übertragung*, *Übersetzung* se rapportent indifféremment aux occurrences multiples de la traduction dans et de l'inconscient, sans que Freud ne privilégie l'un ou l'autre des deux pour un sens particulier. L'extension des termes en allemand est toutefois différente : *Übertragung* fait référence à un report (d'une colonne d'un livre de comptes à une autre, par exemple), un déplacement à l'identique telle la transposition musicale d'une tonalité à une autre, ou d'un instrument à un autre. *Technè*, l'*Übertragung* suppose des règles fixes. L'*Übersetzung*, elle, désigne le passage d'un endroit à un autre, elle est traversée d'une rive à l'autre, où l'*Übersetzer* est le passeur. Les deux termes semblent néanmoins, chacun à sa manière, renvoyer au latin *traducere* de Gellius (II^e siècle après J.C.), sur les modes objectif du transport pour *Übertragung* et subjectif du franchissement pour *Übersetzung*. Ce ne sont toutefois pas la passivité ou l'activité de cet acheminement/cheminement qui semblent constituer l'intérêt central de la notion de traduction chez Freud, mais plutôt sa direction. Deux processus globaux réciproques sont en effet de manière récurrente décrits comme traductions : l'un a pour source l'inconscient, et pour résultats les différents effets de l'inconscient : rêves, lapsus, actes manqués, symptômes ; il est, dans une première présentation schématique, processus de conversion de pensées inconscientes en images, mots, actes ou symptômes préconscients ou conscients. L'autre, à l'inverse, a pour origine ces effets de l'inconscient, et pour cibles les pensées inconscientes dont ils résultent.

tent : il s'agit ici de l'interprétation, remontant du manifeste au latent. D'une traduction à l'autre, un retour à l'inconscient doublement original —originaire et excentrique. Dans l'espace de la séance analytique, entre ces deux traductions se tiennent l'analysé et l'analyste, que l'autre sens principal de *Übertragung*, transfert, vient relier. La question centrale de la traductibilité que la psychanalyse pose alors, dans un renvoi entre topique, économique et herméneutique, servira d'outil pour rechercher la nature de ce processus d'« acheminement à travers » (*tra-ducere*) : qu'achemine-t-on ici, le fait-on nécessairement d'une langue vers une autre, est-ce en dernière instance un processus linguistique ?

Penchons-nous plus précisément sur chacune de ses « traductions », pour vérifier la pertinence, dans la désignation de ces processus, de ce vocable essentiellement linguistique.

La traduction depuis l'inconscient

Les écritures mnésiques

La traduction comme processus de l'inconscient est abordée dans la lettre du 20 mai 1896 (lettre 46), où Freud distingue quatre périodes de la vie, et lie l'étiologie des psychonévroses à la période de la vie où ont eu lieu certaines scènes sexuelles. Il s'agit ici de traduction de traces mnésiques en images verbales. Les scènes sexuelles arrivant avant quatre ans restent « *intraduites* en images verbales » :¹ lorsqu'elles sont réactivées, elles n'ont pas de conséquences psychiques mais aboutissent à une hystérie de conversion. C'est l'excédent sexuel, produit par le réveil de ces scènes, qui empêche leur traduction. Le 4 juin 1896, Freud rattache à nouveau la période s'étendant de la naissance à 4 ans à l'incapacité de *traduire* verbalement les idées. La traduction en images verbales désigne donc ici l'inscription d'une scène ou d'un événement dans le système mnésique de la conscience —selon une conception de l'appareil psychique que Freud redétaillera en 1925 dans la *Note sur le bloc-notes magique* (1925). Ce sont les hypothèses de *L'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) qui sont reprises dans la lettre 52 (6 décembre 1896) : l'appareil psychique est succession de systèmes (Perception, Perception S, Inconscient, Préconscient, Conscient), qui sépare la différence des strates sur lesquelles se réalisent les inscriptions

¹ Freud, *La Naissance de la psychanalyse* (1887-1902), trad. par Anne Berman, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1956, p. 145. Nous soulignons.

psychiques. Entre deux époques successives s'effectue une traduction des matériaux psychiques : les névroses s'expliquent alors par « le fait que la *traduction* de certains matériaux ne s'est pas réalisée »,² et ce défaut de traduction correspond au refoulement. En d'autres termes, un nouvel enregistrement, passage d'un système à un autre par traduction, n'a pas lieu du fait du déplaisir : une défense pathologique est alors dirigée vers les traces mnésiques non traduites et refoulées. La traduction désigne donc ici la transcription d'une trace mnésique d'un système à un autre : de la strate des Perceptions S à celle de l'Inconscient, ou de celle-ci à celle du Préconscient, où la trace mnésique devient représentation verbale correspondant au moi officiel. Lors du refoulement, quelque chose reste en attente d'une traduction ou d'une retraduction, par l'appareil psychique —et c'est ici que, dans de la cure, vient s'insérer la deuxième direction de la traduction, comme interprétation. Ces hypothèses de l'étiologie des névroses sont maintenues, dans la correspondance entre Freud et Fliess. Dans lettre du 14 novembre 1897, Freud soutient que la libido produite par le souvenir d'une scène sexuelle de l'enfance n'est pas, pour une zone excitée anale ou buccale, traduite psychiquement : elle emprunte une voie régressive, comme dans les rêves, ajoute-t-il, et elle aboutit à une névrose.

Investissement économique et représentation de mot

La modélisation du rêve, dans la *Traumdeutung*, et dans les textes ultérieurs, met la traduction au centre du travail du rêve. Nous retrouvons, dans le chapitre VII (« Psychologie des processus de rêve »), cette conception de la non-traduction comme régression. C'est par ce processus que s'explique l'apparition d'un désir dans le rêve, plutôt que dans la conscience par la voie normale des processus de pensée. Lors du sommeil, un désir ancien transféré sur des restes diurnes, où un désir récent réprimé, emprunte la voie de la régression et obéit à l'attraction qu'exercent sur lui « des groupes de souvenirs qui n'existent, en partie, que sous la forme d'investissements visuels, non comme *traduction* en termes de systèmes ultérieurs ».³ Freud reprend ici la conception de la traduction comme transmission d'une inscription mnésique d'un système à un autre. La traduction suit ici aussi un sens « progrédient » d'un système de l'appareil psychique à un autre système plus proche de la conscience. « Lorsque, ajoute Freud au même chapitre, nous disons qu'une pensée inconsciente s'efforce de se faire *traduire* en préconscient pour

² *Ibid.*, p. 155. Nous soulignons.

³ Freud, *L'interprétation des rêves* (1900), trad. I. Meyerson, revue par Denise Berger, PUF, Paris, 1926 et 1967, p. 488. Nous soulignons.

pénétrer de force ensuite dans la conscience »⁴, il ne s'agit ni d'une transcription en un autre lieu, à côté de l'original, ni de changement de lieu. Il est plutôt ici question de l'investissement ou du retrait de l'énergie à une organisation, de telle sorte que la formation psychique se trouve sous le contrôle d'une instance ou soustraite à son pouvoir. Plus que d'un passage, topique, la traduction est ici tributaire d'une conception économique : **est traduite la pensée dont l'investissement économique augmente**. Notons toutefois que cette traduction n'est pas transmission, transport qui supprimerait du système original la pensée traduite, du fait de l'inscription en plusieurs endroits du système psychique.⁵ C'est par défaut de traduction qu'est choisie la voie régrédiente, dans le rêve, lors du retour à des souvenirs sous la forme d'investissements visuels.

Cette acception d'une traduction entre divers systèmes psychiques est reprise dans le texte de 1915 consacré à l'inconscient, où l'interprétation économique est revisitée. La distinction entre représentations de mots et représentations de choses vient rendre compte de l'opposition entre systèmes primaires et systèmes secondaires. Est héritée de l'*Esquisse* l'idée que c'est par son association à une image verbale (représentation de mot) que l'image mnésique acquiert l'indice de qualité spécifique à la conscience. Dans ce texte, Freud soutient que le rattachement d'une représentation de chose à la représentation de mot correspondante caractérise le système préconscient-conscience, à la différence du système inconscient, qui ne contient que des représentations de choses. Le surinvestissement d'une représentation de chose, par sa liaison à des représentations de mots, dans le système Préconscient, introduit une organisation psychique plus élevée, rendant alors possible le remplacement du processus primaire par un processus secondaire. Dans les névroses de transfert, au contraire, « c'est la *traduction* en mots »⁶ qui est refusée à la représentation de chose, qui demeure alors refoulée dans le système Inconscient.

La traduction dans le rêve

Outre ce sens de défaut de traduction entre un système et un autre, responsable de l'apparition d'un symptôme, au sein du rêve a lieu une autre forme de traduction. Il s'agit, au niveau d'instances plus profondes, de la traduction de pensées inconscientes en images de rêve. C'est là l'essentiel

⁴ *Ibid.* p. 518. Nous soulignons.

⁵ « Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois, et qu'elle se compose de plusieurs sortes de 'signes' » rappelait Freud dans la lettre 52, in *La Naissance de la psychanalyse*, p. 154.

⁶ *L'Inconscient*, in *Métapsychologie* (1915), trad. Jean Laplanche et 3.-B. Pontalis, Gallimard, Folio, 1968, p. 117. Nous soulignons.

du travail du rêve. Le rêve enchevêtre des restes diurnes, des souvenirs lointains, des remaniements de scènes infantiles ou des pensées inconscientes, faisant alors l'objet d'une codification. Au fondement de cette codification de pensées provenant du refoulement se trouve un travail du rêve. Les rêves, soutient Freud, sont la réalisation masquée d'un désir refoulé, du fait de l'affaiblissement, lors du sommeil, de la censure entre préconscient et conscient. Le travail du rêve mêle donc une série de pensées diverses en les déformant : il emprunte, pour ce chiffrage, un ensemble de processus, la condensation —plusieurs pensées sont concentrées en une image—, le déplacement —l'accent est mis sur une pensée secondaire plutôt que sur la principale—, la dramatisation —des images viennent traduire des pensées et des situations. Derrière le contenu manifeste des images de rêve se trouve le contenu latent des pensées du rêve :

« Les pensées du rêve et le contenu du rêve nous apparaissent comme deux exposés des mêmes faits en deux langues différentes : ou mieux, le contenu du rêve nous apparaît comme une transcription (*Übertragung*) des pensées du rêve, dans un autre mode d'expression, dont nous ne pourrions connaître les signes et les règles que quand nous aurons comparé la traduction (*Übersetzung*) et l'original ».⁷

Il y a ici association d'une *Übertragung*, similaire à ce qui sera ensuite repris sous la catégorie du transfert, et d'une *Übersetzung*, où la figuration en images vaut comme texte traduisant celui des pensées inconscientes. Notons ici que la métaphore linguistique est filée : Freud évoque deux langues différentes, l'enregistrement comme écriture, et le passage d'un texte à sa traduction. Rappelons que le modèle heuristique prédéterminant dans cette conception est celui du déchiffrement, par Champollion, de la pierre de Rachid (Rosette). C'est la comparaison des trois versions d'un même texte, la prière au pharaon Ptolémée V, en écriture hiéroglyphique, en démotique et en Grec, où original et traduction semblent indistincts, qui permet à Champollion de percer le code de l'écriture hiéroglyphique. Double direction ici de la traduction, que reprend la psychanalyse dans sa double utilisation globale de cette notion : le Grec est traduction de l'écriture hiéroglyphique de la même manière que le contenu du rêve est traduction de ses pensées, mais, dans un second temps, c'est la comparaison entre ces traductions qui permettra à l'analyste, comme à l'archéologue, de parvenir à une traduction-interprétation des hiéroglyphes. Freud en effet cite explicitement le mo-

⁷ *L'Interprétation des rêves*, p. 241. Nous soulignons.

dèle hiéroglyphique dans l'abord, quelque ligne plus loin, de ce deuxième sens de la traduction (comme interprétation) :

« Le contenu du rêve nous est donné sous forme de hiéroglyphes, dont les signes doivent être successivement *traduits* (*übertragen*) dans la langue des pensées du rêve ». ⁸

Le vocable traduction réapparaît lorsque Freud, quelques pages après, évoque l'hypothèse que le rêve ne soit pas « une *traduction* fidèle ou une projection point par point de la pensée du rêve ». ⁹

Traduction entre symptômes

Conjointement à ces sens de transcription d'un système à l'autre et de passage de pensées du rêve à un contenu d'images, le terme de traduction fait l'objet d'un autre usage, dans *l'Interprétation des rêves*. Dans la partie du chapitre V centrée sur les rêves de mort de personnes chères, Freud évoque l'exemple d'une jeune fille, dont l'inimitié inconsciente à l'endroit de sa mère prend plusieurs formes. Elle manifeste, lors d'une période d'excitation et d'agitation, une aversion toute particulière pour sa mère, a ensuite des rêves dont le sujet plus ou moins voilé est la mort de sa mère, et développe, ultérieurement, une phobie hystérique fondée sur l'idée qu'il puisse arriver quelque chose à sa mère. Et Freud de conclure sur ce cas :

« il montrait, comme *traduits* en plusieurs langages, simultanément, divers modes de réaction de l'appareil psychique à la même représentation émouvante ». ¹⁰

La traduction a lieu ici entre avatars d'une même formation de l'inconscient : forme motrice de l'aversion, rêve, et phobie hystérique. C'est ce même emploi du vocable traduction que Freud produit, plusieurs années plus tard dans le texte « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse » (1912) : dans le cas de névroses graves, une production onirique ne peut être entièrement explicable, et le « rêve équivaut parfois à une traduction, en langage onirique, de tout le contenu de la névrose ». ¹¹

Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, est également mis en place une traduction entre avatars divers de formations de l'inconscient.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 244.

¹⁰ *Ibid.*, p. 226.

¹¹ *Op. cit.*, in *La Technique psychanalytique*, trad. Anne Berman, P.U.F., Paris, 1953, p. 46.

Le vautour penché sur le berceau de Léonard et qui introduit sa queue dans la bouche de l'enfant correspond à un souvenir écran, traduction à la fois du souvenir inconscient de l'allaitement par la mère, de la « trace indélébile » du fantasme d'un phallus maternel dans la théorisation sexuelle infantile, et d'un fantasme homosexuel de fellation passive.

La traduction vers l'inconscient

Traduction du fantasme

Envisageons maintenant, à partir du *Léonard*, l'usage exactement réciproque que Freud fait du terme traduction. C'est du fait d'une traduction entre diverses formations de l'inconscient, qui renvoient au même matériel latent, que l'interprétation du symptôme, du rêve, du souvenir écran, de l'acte manqué, apparaîtra comme une traduction, dans l'autre sens, de ces formations advenant à la conscience. Suggérant de traiter le souvenir de Léonard comme un rêve, Freud invite à traduire le fantasme qu'il contient, de son langage spécial en un langage généralement compris, et la traduction révèle une orientation érotique du souvenir : la queue « coda » du volatile vaut comme désignation substitutive du phallus. De même, à la fin de la troisième partie de l'essai, Freud utilise à nouveau le vocable de « traduction » pour pointer le fantasme homosexuel lié au vautour, et dont la « traduction serait la suivante : du fait de ma relation érotique avec ma mère, je suis devenu homosexuel ». C'est le même sens que Freud confère aux « souvenirs inconscients traduits dans le conscient »,¹² dans un autre texte, « Les théories sexuelles infantiles » (1908). Remarquons ici que toute l'interprétation du vautour dans *Un souvenir d'enfance...*, et l'érudit développement sur la divinité égyptienne Mut, vautour femelle dotée d'un phallus, comme transposition de la théorie sexuelle infantile du phallus maternel, repose sur une erreur originelle de traduction interlinguistique : le terme *nibio* qu'emploie Léonard ne signifie pas vautour (Geier), comme le soutient Freud, mais milan.¹³

La traduction des rêves : Traumdeutung, Traumübersetzung

C'est donc sur le modèle d'un rêve qu'est analysé le souvenir infantile de Léonard, et qu'advient la traduction de son sens par l'interprétation. Ce second sens de traduction, régrédiente ici, puisqu'il s'agit d'aller des images

¹² *Op. cit.*, in *La vie sexuelle (1907-1931)*, trad. par Denise Berger et Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1969, p. 14.

¹³ Voir à ce sujet le texte de Alan Bass « On the History of a Mistranslation and the Psychoanalytic Movement », in *Difference in Translation*, Edited by Joseph F. Graham Cornell University Press, London, 1985.

de rêve vers les pensées inconscientes latentes qui les sous-tendent, ne manque pas d'être développé dans *l'Interprétation des rêves*. C'est contre la traduction populaire des rêves, fondée sur une analogie symbolique et développée dans les mantiques qui s'érige l'interprétation freudienne. Ainsi la mantique d'Artémidore de Daldis, bien que corrigeant « le caractère purement mécanique de la *traduction* »¹⁴ des rêves en prenant compte de la personnalité, reste en deçà de la traduction propre à la psychanalyse. Si l'on excepte le sens des symboles sexuels —et le quatrième chapitre met en garde contre la réduction du « travail de traduction du rêve à une traduction de symboles »¹⁵— Freud refuse toute transcription symbolique selon une « grammatologie » définie par avance, ou un langage symbolique pré-établi. Lorsqu'il évoque le symbolisme du rêve dans la dixième des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1915-1916), il définit certes comme symbolique « le rapport *constant* entre l'élément d'un rêve et sa traduction ».¹⁶ Mais, comme il le rappelle dans *l'Abrégé de psychanalyse*, cette « traduction des symboles qui apparaissent dans le rêve manifeste »¹⁷ ne s'ajoute qu'auxiliairement au véritable travail de traduction.

Le travail d'interprétation-traduction qu'il propose fait le cheminement inverse du travail du rêve, et procède par associations libres survenant lors de la remémoration du rêve. Ce travail de traduction révèle alors un discours du rêve se confondant avec celui de l'inconscient. C'est bien entendu sur le modèle archéologique que fonctionne cette traduction. Comme l'a souligné Freud dans *L'Étiologie de l'hystérie*, le psychanalyste peut, comme l'archéologue, s'attaquer aux ruines apparentes, découvrir, sous les restes visibles, la partie ensevelie, reconstruire ainsi le temple ancien dont les inscriptions découvertes, une fois traduites, fourniront des données insoupçonnées sur les événements anciens ayant conduit à la construction du temple. Généralisant le modèle linguistique —« *Saxa loquuntur* » cite Freud— il applique cette métaphore à l'étiologie de l'hystérie en faisant de la traduction des symptômes la reconstitution de l'histoire génétique. De même dans le rêve, le contenu est donné « sous forme de hiéroglyphes dont les signes doivent être successivement *traduits* dans la langue des pensées du rêve ».¹⁸ Il s'agit de les interpréter, non point comme images selon leur signification conventionnelle, mais comme fragments d'un rébus.¹⁹

¹⁴ *L'Interprétation des rêves*, p. 92.

¹⁵ *Ibid.*, p. 309. Nous soulignons.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 135.

¹⁷ *Abrégé de psychanalyse* (1946), trad. par Anne Bertran, revue et corrigée par Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1949 et 1985, p. 33.

¹⁸ *L'Interprétation des rêves*, p. 241. Nous soulignons.

¹⁹ « Le rêve est un rébus, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin », *L'Interprétation des rêves*, p. 242.

D'autres textes présentent une explicitation de cette traduction. Dans les *Cinq leçons de psychanalyse*, Freud évoque, comme première étape de la traduction d'un rêve, la « difficulté de le traduire en mots ».²⁰ Un rêve de l'homme aux rats dont le texte manifeste est « il voit ma fille devant lui, mais elle a deux morceaux de crotte à la place des yeux » reçoit comme « traduction » : « il épouse ma fille non pour ses beaux yeux mais pour son argent ».²¹ De même, dans l'interprétation du rêve de l'homme aux loups, l'évocation de la scène de l'ouverture de la fenêtre est suivie d'un « ce qu'il faut traduire ainsi ».²² Dans une nouvelle occurrence de ce terme, Freud propose de « traduire » la plainte d'être né coiffé de l'homme au loup en fantasme de fuite dans le corps maternel.²³

L'interprétation d'un rêve comporte donc diverses étapes, ponctuées par diverses traductions. Elle s'articule, comme le souligne Freud dans « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves » (1922), « en deux phases, sa traduction et son évaluation ou utilisation ».²⁴ Mais la première étape globale de traduction, que Freud compare dans ce texte à la lecture de « chapitre d'un auteur de langue étrangère, par exemple Tite-Live »,²⁵ articule à son tour, comme nous l'avons vu, trois types de traductions : la traduction du rêve en mots, la traduction symbolique d'éléments constants —les symboles sexuels— et la traduction-interprétation.

La traduction comme technique analytique

Cette traduction-interprétation sera à la base de la technique psychanalytique. C'est cette technique qui permet, dans le cas Schreber, la « traduction du mode d'expression paranoïde en mode d'expression normale ».²⁶ Elle servira à faire comprendre au psychanalyste l'étiologie des symptômes en révélant le matériel inconscient, mais prendra aussi part, dans le cadre du transfert, à la cure des symptômes. On peut contribuer à l'amélioration de l'état des malades, soutient Freud dans le *Fragment d'une analyse d'hystérie. Dora* (1901) par la « transformation du matériel psychique pathogène

²⁰ *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1904), trad. par Yves Le Lay et S. Jankelevitch (trad. revue), Payot, 1980, p. 38. Nous soulignons.

²¹ « Remarque sur un cas de névrose obsessionnelle. L'homme aux rats », in *Cinq psychanalyses* (1905-1925), trad. par Marie Bonaparte et, Rudolph Loewenstein, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1954, p. 229.

²² « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile. L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses* (1905-1925), trad. par Marie Bonaparte et, Rudolph Loewenstein, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1954, p. 354. Nous soulignons.

²³ *Ibid.*, p. 402.

²⁴ *Op. cit.*, in *Résultats, idées, problèmes II (1921-1938)*, trad. sous la direction de Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1985, p. 82. Nous soulignons.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa. Le président Schreber », in *Cinq psychanalyses* (1905-1925), trad. par Marie Bonaparte et, Rudolph Loewenstein, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1954, p. 284. Nous soulignons.

en matériel normal »²⁷ —que José Luis Ballesteros rend par « traducción ». Cette idée est formalisée en 1904 dans la conférence « De la psychothérapie », où la thérapeutique est fondée sur l'idée que les représentations inconscientes sont les causes immédiates des symptômes morbides. La levée de ces symptômes sera alors tributaire d'un travail de traduction :

« La traduction de cet inconscient en conscient dans le psychisme du patient doit avoir pour résultat de ramener ce dernier à la normale et de supprimer la contrainte à laquelle est soumise sa vie psychique ».²⁸

De même, il s'agira, dans « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique » (1910), d'aider les patients « en interprétant leur inconscient »²⁹ —Anne Berman emploie ici interprétation là où Ballesteros utilise « traducción ». Freud corrigera par la suite cette idée que la simple révélation aux patients des pensées inconscientes sous-jacentes à leurs symptômes suffirait à les lever. Le moi des patients est lui-même le lieu de résistances, et, comme il l'écrit dans *l'Abrégé de psychanalyse*, il ne « se borne [pas] à être passivement obéissant, à nous apporter le matériel demandé et à admettre les traductions que nous lui en donnons ».³⁰ Pour vaincre ces résistances, Freud indiquait déjà, dans la vingt-septième des leçons d'*Introduction à la psychanalyse*, qu'il s'agissait de compter sur l'intelligence du patient qui « pourra plus facilement reconnaître la résistance et trouver la traduction de ce qui a été refoulé si nous lui fournissons la représentation de ce qu'elle a à connaître et à trouver ».³¹ Si donc la traduction des symptômes en pensées inconscientes ne suffit pas à elle seule à lever les symptômes, elle oriente du moins le travail de la cure, et apparaît ici comme traduction conjointe du psychanalyste et de l'analysé.

Traduction, langue et traductologie

Le texte de Jacobson *On Translation* distingue trois formes de traduction. Intralinguale, la traduction est « rewording », interprétation des signes d'une même langue au moyen d'autres de ses signes. Interlinguale, elle effectue l'explicitation des signes d'une langue par ceux d'une autre langue.

²⁷ *Op. cit.*, in *ibid.*, p. 86.

²⁸ *Op. cit.*, in *La Technique psychanalytique*, p. 20.

²⁹ *Op. cit.*, in *ibid.*, p. 28.

³⁰ *Abrégé de psychanalyse*, p. 42. Nous soulignons.

³¹ *Introduction à la psychanalyse*, p. 414. Nous soulignons.

Enfin, intersémiotique, elle est « transmutation », interprétation des signes —linguistiques par exemple— au moyen d'autres signes non linguistiques. Dans les deux emplois complémentaires du vocable de traduction, pour renvoyer au mouvement progrédient de l'inconscient vers le conscient ou à l'interprétation de l'analyste et de l'analysé, est-il question d'un processus linguistique ?

Observons d'abord que la traduction interlinguistique est explicitement évoquée par Freud, comme composante de certains processus inconscients. Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, l'oubli du nom Signorelli convoque, dans son mécanisme inconscient, la « traduction de *Signor* en *Herr* ». ³² De même, Freud souligne, dans le cas d'un jeune Allemand, l'oubli de la traduction anglaise du mot « or » —pourtant identique en allemand— afin de pouvoir toucher la bague, et partant, la main d'une jeune fille anglaise. ³³ Dans *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, c'est la traduction du nom de la jeune fille —Bertrang— et celle de son prénom —Zoé— qui permet à Norbert Hanold de l'assimiler inconsciemment à la *Gradiva revidiva*.

En outre, au sujet de la traduction comme interprétation Freud soutient, dans son texte « L'intérêt de la psychanalyse » (1913), l'utilité de la psychanalyse pour la science du langage, en étendant le langage à « toute espèce d'interprétation de l'activité psychique », et en faisant valoir que « les interprétations de la psychanalyse sont tout d'abord la traduction d'une modalité d'expression étrangère à nous en la manière d'expression familière de notre pensée ». ³⁴ S'il s'agit donc ici d'une traduction intersémiotique, entre le « langage de l'activité psychique » et « celui de notre expression familière », ce rapport d'un langage linguistique à un autre non linguistique s'avère éclairant pour l'étude même du langage. La lecture lacanienne viendra assimiler ce non-linguistique à une langue : la conception de l'« inconscient structuré comme un langage » prête au rêve par exemple la structure d'une phrase. Dans « Fonction et champ de la parole et du langage », les éléments du rêve-rébus s'organisent en leur élaboration selon les lois de la rhétorique —ellipse, hyperbates, syllepses, répétition synecdoque, etc.— et les mécanismes du rêve qui sont la condensation et le déplacement sont respectivement lus comme figures linguistiques de la métaphore et de la métonymie. Mais le modèle linguistique, dans la lecture lacanienne, est étendu à l'ensemble de l'inconscient, dont les manifestations sont autant de

³² *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. par S. Jankelevitch (trad. revue), Payot, 1981, p. 11. Nous soulignons.

³³ *Ibid.*, p. 46.

³⁴ « L'intérêt de la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes I (1890-1920)*, trad. sous la direction de Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1984, p. 198.

signifiants. C'est donc délibérément que nous le laisserons de côté ici dans notre interrogation de la dimension linguistique du seul phénomène de la traduction, à travers ses multiples acceptions chez Freud.

Inconscient et conceptions traductologiques

Pour examiner la dimension linguistique des traductions en psychanalyse, plutôt que de voir s'il s'agit de langue, essayons, dans un premier temps d'analyser si certains phénomènes que la traductologie associe à la traduction sont ici opératoires. Par-delà la conception d'Antoine Berman, qui exclut de la catégorie de traduction toute opération intellectuelle non interlinguale à laquelle le terme de traduction puisse être appliqué au sens figuratif,³⁵ nous nous attacherons à considérer les particularités spécifiquement traductologiques de ces traductions de l'inconscient.

Que ce soit comme *traduction-chiffrage* (nous appellerons ainsi les diverses sortes de traduction depuis l'inconscient) ou *traduction-interprétation* (correspondant à la traduction vers l'inconscient), l'usage de la traduction par Freud semble radicaliser la théorie généralisée de la traductibilité relative de Quine. Eu égard à l'interprétation, qui dépasse la seule traduction symbolique, il apparaît clairement qu'il convient d'abandonner, une stricte correspondance entre contenu manifeste du rêve, et pensées du rêve auxquelles peut remonter l'analysé. Le français fou/foi qui traduit habituellement l'arabe **مجنون** écarte les associations dont grouille ce terme, qui, dans sa racine verbale **ج ن** renvoie à l'occultation, au recouvrement et à l'obscurité, dans son radical **ج ن** désigne l'esprit, génie, entre-deux camouflé de l'homme et de l'âme et résonne alors comme possession par une puissance occulte. Sont laissés de côté le renvoi au paradis, **جنة**, Eden d'arbres cachant le sol de leur ombre, la référence à la sépulture, **جنن**, qui résonne de son antonyme fœtus, et l'allusion à l'esprit qui disparaît **جن**, ou à l'épanouissement d'un arbre qui fait apparaître ses bourgeons timides **جن** [les vocalisations sont à chaque fois différentes]. En outre, le vocable foi par son renvoi au latin *follis*, ballon, outre gonflée, remplace la dimension tellurique de **ج ن** par celle, aérienne, d'un esprit sans consistance et traversé de vent. Comme dans le passage d'une langue à l'autre, dans la transition du rêve à sa traduction en pensées inconscientes, il y a un reste irréductible, l'« ombilic du rêve », un hors-sens que toute interprétation ne saura faire reculer. Cela car, dans l'autre sens, la traduction-chiffrage des pensées inconscientes en images de rêve n'est pas totale et systématique : dans leur acheminement depuis l'inconscient vers la scène du rêve, les représentations ne

³⁵ Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.

sont pas dans une stricte correspondance. C'est le désir, mouvement libidinal global, qui trouve une traduction dans le rêve manifeste, et c'est ce désir global qui est reconquis par la traduction de la psychanalyse.

Il arrive parfois qu'un traducteur inter-linguistique se retrouve projeté au plus près de *l'étymon*, au plus loin du sens, et, dans une sidération devant le signifiant, défait le naturel d'un locuteur natif inattentif à sa langue, et se voit frappé par l'immotivation, dans la langue d'origine et celle d'accueil, entre signifiant et signifié. De même, devant *l'unheimlich* des processus inconscients, l'analysé peut rester sans mots pour « traduire » son rêve, il peut recevoir de l'analyste une traduction-interprétation dans l'ambivalence qui caractérise la *Verneinung* : acceptation intellectuelle du refoulé, mais refus affectif, par un maintien du refoulement.³⁶

Ignorant dans quel espace linguistique il se situe, le traducteur vient parfois à connaître un moment de suspens interlinguistique ; il peut, dans la conception métaphysique de Walter Benjamin, transiter par un état hors langue, mythe heuristique d'une langue sacrée qui anticipe le « règne de la langue pure ».³⁷ De même, l'analysé peut se retrouver dans les limbes intersémiotiques séparant le discours de l'interprétation du langage du rêve, de la névrose, de l'acte manqué. N'inversons toutefois pas ici les résultats de l'analyse. Si le traducteur connaît ce saisissement où des éléments d'une langue d'origine ou d'accueil s'éclairent violemment et ne semblent plus naturels, c'est parce que le phénomène même de la traduction interlinguistique convoque des processus inconscients. Dans l'espace de l'interlangue a lieu une expérience unique, comme le commente Jacques Hassoun dans *L'Exil de la langue*, l' « advenue du sujet tel qu'il se situe dans son adresse à l'Autre ».³⁸ Ce n'est pas ici la traduction-chiffrage ou la traduction-interprétation de l'inconscient qui présentent des caractères propres à la traduction interlinguistique, mais plutôt celle-ci qui participe de l'inconscient.

Poursuivons toutefois notre comparaison. Tentons d'appliquer ici à ces traductions inconscientes la conception benjaminienne où il n'est pas tant question de l'apport de la traduction à la langue d'accueil que de son enrichissement du texte original. Il n'y a point de statisme de l'œuvre chez Benjamin, qui bat en brèche les idées reçues d'une infériorité de la traduction : l'œuvre connaît une formation continue, une « survie » (*Überleben*), une « vie continuée » (*Fortleben*), une « maturation » (*Nachreife*), que vient

³⁶ Cf., Le texte de Freud, *La Négation*.

³⁷ W. Benjamin, *La tâche du traducteur*.

³⁸ Jacques Hassoun, *L'Exil de la langue*, Points Hors Ligne, Paris, 1993, p. 232.

révéler chaque traduction en réveillant une propriété nouvelle de l'original. De même, comme le souligne Freud dans « Remémoration, répétition, et perlaboration »,³⁹ la communication de l'interprétation-traduction, conjuguée au travail sur les résistances modifie la dynamique des systèmes psychiques et le jeu de leurs forces. La traduction-interprétation vient combler les lacunes de la mémoire, vaincre les résistances du refoulement : s'ensuit une transformation de l'inconscient, remplaçant la répétition —dont la traduction-interprétation désignera la compulsion— par un ressouvenir, et la résistance par une perlaboration.

Si, pour Benjamin, la tâche du traducteur consiste à délivrer dans sa langue la langue pure exilée, capturée, dans l'œuvre étrangère, à faire advenir la langue originaire cachée, mythique langue anté-babélique et messianiquement post-babélique, la tâche de l'interprète de l'inconscient consiste, elle aussi à libérer cette langue originaire des pensées latentes et du fantasme, et l'on retrouve ici le même entrelacs d'originaire —enfance de l'analysé, archaïsme des inscriptions— et de prospectivité —la fin de l'analyse tient à cette délivrance.

Dans cet examen d'un rapprochement entre procédés de la traduction interlinguistique et traduction de et dans l'inconscient, il convient de souligner, d'un autre côté, la proximité entre processus de l'inconscient et déformations de la lettre du texte original. Il semble s'agir, pour la traduction de l'inconscient, des mêmes tendances et forces que Berman voit à l'œuvre au sein de la traduction, dans le texte « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain ». ⁴⁰ Ainsi donc la rationalisation, le passage de la polysémie à la monosémie, l'ennoblissement, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des réseaux sous-jacents, ou la destruction des locutions, sont autant de procédés du passage d'une langue à l'autre, qui valent également lors du passage de processus primaires en processus secondaires, dans la traduction-chiffrement. Inversement, dans le cas de la traduction-interprétation, la traduction d'un matériel manifeste en pensées latentes s'accompagne d'un allongement (on défait les condensations du rêve), d'un appauvrissement qualitatif (suppression de l'iconicité du rêve), d'une destruction des rythmes (le rythme explicité n'est plus rythme) ou des locutions, à nouveau, autant de tendances déformantes propres à la traduction linguistique. La traduction de et vers l'inconscient emploierait donc les mêmes « ratages » propres à la traduction interlinguis-

³⁹ In Freud, *La Technique psychanalytique*.

⁴⁰ In *Les Tours de Babel*, Trans-Europ-Repress, 1985.

tique, qui pêche par ethnocentrisme, hypertextualité, différence des langues, ou, en un mot, par son essence même de traduction.

Interruption brutale où quelque chose cesse de fonctionner, le ratage du rêve, du lapsus ou du symptôme surgit, dans l'autre sens, dans l'épuisement de la traduction-interprétation. Toutefois, de même que le monde apparaît dans la panne chez Heidegger,⁴¹ l'interprétation s'éclaire alors de la répétition chez l'analysé. Le « texte » initial de l'inconscient ne cesse de se remodeler au gré de ses successives traductions (interprétations), dans une conception herderienne de la traduction comme transplantation d'un auteur sur le sol d'une nouvelle langue. Le résultat de cette entreprise est double comme le souligne P. Pénisson dans son article « Le génie traducteur » :⁴² la traduction change l'œuvre, lue alors à d'autres ères et en d'autres contrées, mais elle modifie également la langue d'accueil, en l'infusant du style de l'auteur traduit. De même, la traduction-chiffage d'une pensée inconsciente, comme dans le cas de l'aversion de la mère évoquée précédemment,⁴³ présente, dans la succession des symptômes différents —aversion motrice, rêves de mort, phobie hystérique— des « lectures » différentes d'un même « texte » qui en renouvellent les ressources. Rappelons, toutefois, les deux sens dans lesquels Freud entend la traduction progrédiente : les images de rêve sont une traduction-chiffage de représentations inconscientes advenant ainsi à la conscience, mais, comme nous l'avons vu, le symptôme névrotique advient d'un défaut de traduction de trace mnésique d'un système à un autre plus rapproché de la conscience ; et le refoulement est cette non-reprise « traductrice » de la représentation de chose par une représentation de mot. Les différents symptômes ici examinés sont des traductions entre eux, mais strictement parlant, ne correspondent pas à la traduction de représentations inconscientes : ils en sont les déformations, autant d'échecs de traduction provoquant la névrose. Il y a donc ici éclatement de ces divers textes d'arrivée : texte « réussi », lorsqu'il s'agit de la traduction de pensées inconscientes dans des images de rêve, texte « raté », dans le cas du symptôme névrotique car la traduction n'a pas eu lieu, et toutefois, il faut l'admettre, bien existant, comme en témoigne la souffrance qu'il provoque. Pas de traduction véritablement intrapsychique, progrédiente, d'un système de l'appareil psychique à un autre, dans le cas du symptôme névrotique, mais matériel final réel.

⁴¹ M. Heidegger, *Être et temps*, trad. par Martineau, Authentica.

⁴² In *La Traduction-Poésie. A Antoine Berman*, textes réunis par Martine Broda, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 1999, pp. 135-145.

⁴³ *L'Interprétation des rêves*, p. 226.

Ainsi nous retrouvons-nous, dans les deux cas, devant deux textes d'arrivée, les images du rêve ou le symptôme, issus respectivement d'une traduction (« réussie ») et d'un défaut de traduction, et qui soumettent néanmoins tous deux les pensées inconscientes qu'ils véhiculent tout autant à la déformation. Il n'y a donc pas ici de langue d'arrivée, puisque les images de rêve, les représentations de mots, ou les enregistrements mnésiques ne viennent pas s'inscrire dans une langue unifiée quelconque, et que celle-ci leur préexiste pas. C'est dans leur apparition même qu'ils créent la langue qui les exprime.

De même, pour la traduction-interprétation, la modification mutuelle de l'œuvre d'origine et de la langue d'accueil que commente Herder ne peut être appliquée. Si l'interprétation du matériel manifeste du rêve vient révéler, à diverses périodes, la richesse renouvelée des pensées latentes, le style de celles-ci ne change pas la « langue » de la traduction-interprétation, puisque cette langue demeure celle, consciente, linguistique, de l'interprétation. Pour poursuivre la comparaison, nous dirons que c'est au contraire lorsque la traduction-interprétation n'a pas lieu, dans le cas d'un agir de la pensée latente sans qu'elle n'ait été interprétée, que le style de la langue d'arrivée est changé par celui du « texte » de l'inconscient : le lapsus ou l'acte manqué résonnent de la pensée inconsciente non interprétée mais agie. Mais nous retrouvons ici le sens progrédient, où le symptôme apparaît comme défaut de traduction.

Le résultat semble fondamental : dans les cas de la traduction-chiffrage comme de la traduction-interprétation, même à supposer l'existence d'une métaphorique langue source, force est d'admettre qu'il n'y a pas de langue cible, susceptible d'être influencée par le procédé même de la traduction. En effet, dans la traduction chiffrage, il semblerait possible de parler de « langue source » —les processus primaires— et de « texte source » —les traces mnésiques, pensées inconscientes ou représentations de mots. Le texte cible est ici l'inscription des traces mnésiques dans un système supérieur, les images de rêve ou les représentations de mots, mais il n'y a pas de langue cible préexistant à ce texte. Les systèmes psychiques ne sont pas des langues mais des lieux d'inscription, il n'y a pas de langue des processus secondaires indépendamment de ces processus secondaires eux-mêmes. Ils sont cette langue, ou du moins cette langue n'est qu'eux : contrairement à l'espagnol par exemple, qui ne se réduit à la traduction par Julio Cortázar des *Mémoires d'Hadrien*, ni à toutes les traductions de textes écrits dans d'autres langues.

Similairement, pour la traduction-interprétation, si l'on considère les images de rêve et les symptômes comme texte source, permettant à l'interprétation de remonter au texte cible des pensées inconscientes, force est d'admettre le même éclatement, ici de la langue source. Celle-ci en effet, semble du moins double : langue linguistique dans laquelle est formulée l'interprétation, mais également langue des représentations de mots, des images de rêve, des traces mnésiques supérieures. Symétriquement à ce qui était dit pour la langue cible de la traduction-chiffrage, la langue source de la traduction-interprétation est inexistante en elle-même, et se fragmente en autant de textes sources différents. En outre, la langue linguistique de l'interprétation n'est pas modifiée par l'interprétation —donc par la traduction—, mais au contraire par la non-interprétation. Elle est langue exprimant l'interprétation, et non point langue de l'interprétation comme le français est la langue de la traduction baudelairienne de Poe. Mais par ailleurs, en nous interrogeant sur la langue-cible, celle des processus de l'inconscient, il apparaît clairement que ce que nous postulions comme langue source de la traduction chiffrage —celle des processus primaires— reste inaccessible, et que la dénomination de « langue » n'est que convenance ici. La langue des processus inconscients renvoie au fantasme d'une première langue originale, anté-linguistique, maternelle, irrémédiablement perdue, et qui ne sera jamais retrouvée.

A considérer les processus primaires comme langue source de la traduction-chiffrage, la langue cible —des processus secondaires— se réduit à la multiplicité des textes cibles, elle disparaît comme langue cible en soi, ou ne tient comme telle qu'en la concevant comme langue cible pour une hypothétique langue source que seraient les processus primaires. De même, dans l'autre sens, à prendre acte de l'éclatement de la langue-source de la traduction-interprétation, la langue cible des processus primaires apparaît illusoire : cette asymptotique langue de l'inconscient n'aurait d'existence propre qu'en étant idéalement visée comme langue cible, pour l'interprète analysant, d'une pluralité de manifestations, elles-mêmes unifiées sous une hypothétique langue des processus secondaires. Qu'est-ce à dire ici, sinon que dans un sens comme dans l'autre, pour la traduction-chiffrage tout autant que pour la traduction-interprétation, il n'y a pas de langue source indépendante d'une langue cible, ni de langue cible concevable sans une langue source ? En d'autres termes, il n'y a pas, dans le cas de la traduction-chiffrage, dualité ontologique et temporelle entre la langue source et la langue d'accueil : les processus secondaires traduisant les processus primaires n'existent pas hors d'eux, ils ne sont là que grâce à la traduction. Inverse-

ment, dans le cas de la traduction-interprétation, les pensées latentes auxquelles parvient l'interprétation ne préexistent pas au matériel manifeste qui les traduit, et n'adviennent à l'être que du fait de la traduction-interprétation de l'analysé et de l'analyste.

C'est là une critique fondamentale qu'adresse la phénoménologie à ce modèle de la traduction dans l'inconscient.

Une traduction non linguistique ? L'expression et ses limites

L'expression, fusion de deux symbolismes

La critique phénoménologique de cette conception traductive de l'inconscient revient à Merleau-Ponty, dont la lecture de la psychanalyse reste ici influencée par celle de Politzer. Pour ce dernier, dans la *Critique des fondements de la psychologie*, il n'y a pas d'antécédence du latent sur le manifeste : au contraire, les pensées latentes sont construites après coup par l'analyse et l'interprétation, et incorrectement postulées à l'origine des processus manifestes. C'est donc ici la traduction-interprétation qui vient poser, de manière réaliste, un second récit (celui des pensées latentes) dans une pensée latente qui n'est qu'en apparence distincte de la première. De même, pour Merleau-Ponty, comme il le développe dans le résumé du cours « Le problème de la passivité », rêver n'est pas traduire un contenu latent dans le langage clair du contenu manifeste, c'est le vivre à travers le contenu manifeste.⁴⁴ « Ce que Freud a apporté de plus intéressant » est l'idée d'un symbolisme primordial, originaire, d'une « "pensée non conventionnelle" enfermée dans un "monde pour nous", responsable du rêve et plus généralement de l'élaboration de notre vie ». ⁴⁵ Ce symbolisme primordial est ce qui permet, à travers le contenu manifeste d'un rêve, de viser son contenu latent, non point par traduction de l'un dans l'autre, mais en le vivant, dans une présence qui est absence et constitue le mode d'être de l'inconscient. Nous sommes ici en présence d'une dualité de symbolismes, l'un naturel et l'autre conventionnel, qui a pour fondement le corps, de nature double, être à deux feuillets, intersection de la nature et de la culture. Le passage de l'un à l'autre de ces plans est réalisé par la catégorie de l'expression qui traverse toute la philosophie de Merleau-Ponty.

⁴⁴ *Résumés de cours. Collège de France. 1952-1960*, Gallimard, Paris, 1968, p. 70.

⁴⁵ *Ibid.*

Dans la *Phénoménologie de la perception*, le corps propre exprime l'existence « dans une opération primordiale de signification où l'exprimé n'existe pas à part l'expression et où les signes eux-mêmes induisent au dehors leur sens ». ⁴⁶ Ainsi le corps réalise-t-il l'existence dans la primordialité d'un sens incarné. Il n'y a pas de rapport de traduction entre contenu manifeste et contenu latent : l'existence n'est ni plates représentations devant la conscience, ni contenu latent la doublant. Ce rapport d'expression où se confondent signe et sens est appliqué au rêve comme à toute « part de nous même toujours ensommeillée que nous sentons en deçà de nos représentations ». ⁴⁷ Le contenu manifeste ne vient pas traduire dans le rêve un contenu latent qui demeure caché, ni la généralité de notre corps une sexualité cachée, mais en sont les expressions —« la verge du rêveur *devient* ⁴⁸ ce serpent qui figure au contenu manifeste ». Le lien entre sens, perception corps et langage est davantage présenté dans la *Prose du monde*, où est établie une analogie entre langage et peinture d'une part, perception et expression de l'autre. L'analyse du style ⁴⁹ fait surgir une distinction entre l'« expression primordiale », qui se fait avec et malgré moi, et le « travail second » de l'expression, dont je décide.

C'est cette catégorie d'expression qui est appliquée à l'interprétation par la psychanalyse de l'œuvre d'un artiste. Dans « Le Doute de Cézanne », l'analyse freudienne d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* vient, selon Merleau-Ponty, trouver des rapports de motivation entre la vie et l'œuvre de Léonard de Vinci, entre le manteau de Sainte Anne et le vautour de son souvenir d'enfance, en révélant, « un symbole ambigu qui s'applique d'avance à plusieurs lignes d'événements ». ⁵⁰

L'inconscient qui détermine la dialectique entre sexualité et existence, passé et présent, se lit donc dans ce rapport d'expression. En ce sens, il n'est pas profondeur cachée, mais reste conçu dans la continuité d'une conscience qui n'est plus alors positionnelle, thématique, mais « rêveuse », et à qui le sens advient non point dans l'évidence d'une donation originale, mais indirectement, et de par la généralité du corps. Les deux participent du même mouvement : manière de se rapporter au monde, à autrui et à soi où le degré de conscience est à la mesure inverse de celui d'inconscience.

⁴⁶ *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945, p. 193.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 196.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *La Prose du monde*, Gallimard, Paris, 1969, pp. 106-112.

⁵⁰ *Le Doute de Cézanne*, in *Sens et non-sens*, Gallimard, Paris, 1996, p. 31.

Sous le langage il y a donc le corps, sous le symbolisme de soi, une imperception de la perception, et ce corps invoque un symbolisme primordial, propre, selon Merleau-Ponty, au fonctionnement que la psychanalyse attribue à l'inconscient, mais qui s'étend non plus seulement au monde du rêve, du lapsus ou de l'acte manqué, mais au monde entier du sentir. La continuité entre symbolisme naturel, primordial, et symbolisme conventionnel, second, qui vient le reprendre dans le langage, est ici, nous semble-t-il continuité entre inconscient et conscience.

Traduction-chiffrage et traduction-interprétation sont donc remplacées, chez Merleau-Ponty, par la catégorie d'expression, du fait de l'indéfectible solidarité entre matériel manifeste et matériel latent dans l'inconscient. Cette vision se trouve radicalisée par exemple dans la note de travail du 2 mai 1959 du *Visible et l'invisible*, où Merleau-Ponty supprime toute dimension de traduction inter-linguistique dans les phénomènes de l'inconscient, paradoxalement en les comparant à l'expérience de confrontation à une langue étrangère. Il présente deux phrases entendues à Manchester, celle d'un chauffeur de taxi, je vais demander à la police où se trouve Brixton Avenue —et nous présumons qu'il s'agit ici de « *I'm going to ask the police where Brixton Avenue is* »— et celle d'une vendeuse, « *Shall I wrap them together* », qui ne sont comprises que quelques secondes après leur prononciation. Le sens advient d'un coup, par retour, « mouvement rétrograde », « *Gestaltung et Rückgestaltung* » :⁵¹ il y a une première perception, conçue comme « germination de ce qui va avoir été compris » dans une deuxième perception. Cette première perception est comparée à l'inconscient, ouverture d'un champ de *Gestaltungen*, pivot, existentiel, qui est et n'est pas perçu, et qu'un retour vient confirmer. En ce sens, l'inconscient comme matériel latent est ici perception entre les objets, et le manifeste n'advient pas comme une traduction séparée, mais comme la perception *des* objets, solidaire de cette perception-imperception *entre* les objets. L'interprétation de l'inconscient reprend cette compréhension d'une langue étrangère : un sens non reconnu mais, en fait, déjà perçu vient modeler et diriger ma reconnaissance ultérieure des mots de la langue, dans une solidarité entre cette perception-imperception latente et la perception manifeste. Les phonèmes d'abord non séparés le sont immédiatement après. La clinique de la langue, moment où un locuteur se trouve entre deux langues, reçoit un dénouement heureux, et ce n'est pas ici dramatisation d'un exil et d'une dérélliction —car la langue est connue.

⁵¹ Le *Visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1960, pp. 242-243.

La critique des psychanalystes

La continuité entre inconscient et conscience propre aux conceptions de Merleau-Ponty, fait l'objet des critiques conjointes de psychanalystes tels J. B. Pontalis et A. Green,⁵² sans évoquer ici les critiques de J. Lacan ou de C. Castoriadis.⁵³

Sous la catégorie trop générale du sens, affirme J. B. Pontalis, Merleau-Ponty amalgame relation expressive —où la signification est immanente à l'objet— et relation linguistique —reposant sur la différence entre signifiants— dans une confusion réelle, bien que délibérée, entre les notions de structure et de signification. En effet, de la linguistique saussurienne, Merleau-Ponty ne retient principalement que la notion de diacritique et pour lui, la synchronie enveloppe la diachronie.

Il y aurait, poursuit Pontalis, primat, chez Merleau-Ponty, du modèle perceptif, sur tout modèle linguistique. Si toutefois la psychanalyse étend le domaine du visible, elle le destitue en même temps : l'inconscient ne se donne pas à voir, la pulsion fait signe, elle ne fait pas image. Freud détache la perception du visuel, assure Pontalis dans « Perdre de vue ».⁵⁴ Le modèle freudien du rêve n'est pas, selon lui, un modèle de l'expression, mais de la traduction : le rêve est rébus, l'image n'y vaut pas comme visuel mais comme signe, et si elle offre un sens, ce sens cache le signe, soutient Pontalis. Dans la conception freudienne des *souvenirs infantiles*, il ne reste que des traces, non des images, et la surabondance d'éléments visuels dans le souvenir écran vient seulement témoigner de ce que la trace mnésique a laissé perdre. Cette perte de vue n'est expliquée que par la constitution même du psychisme, en renvoyant à la perte nécessaire de l'objet garante d'une constitution de la réalité, comme Freud le souligne dans *La Négation*. Le modèle de l'expression et du symbolisme primaire que défend Merleau-Ponty est donc ici récusé.

Il n'y a pas, chez Merleau-Ponty, comme l'affirme Pontalis, d'univers symbolique distinct, l'inconscient n'est pas une batterie de signifiants séparés. Au contraire, conscient et inconscient sont, comme le montre Freud dans *L'Inconscient*, deux systèmes distincts, topiquement et dynamiquement opposés, deux structures dont les processus sont différents, que sépare la censure, et qu'autonomise respectivement refoulement et contre-

⁵² Cf. les textes : J. B. Pontalis, « La Position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty », in *Après Freud*, Gallimard, 1993, pp. 76-97, et « Présence, entre les signes, absences », in *L'Arc*, « Merleau-Ponty », Paris, 1971, pp. 56-66 ; A. Green « Du comportement à la chair : itinéraire de Merleau-Ponty », in *Critique* n° 211, Paris, décembre 1964, pp. 1017-1046.

⁵³ Cf., les textes Jacques Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001 ; Cornelius Castoriadis, « Merleau-Ponty et le poids de l'héritage ontologique », in *Fait et à faire*, Seuil, Paris, 1997, pp. 157-194.

⁵⁴ In *Perdre de vue*, Gallimard, coll. Folio Essais, 1988.

investissement.⁵⁵ Cette indivision chez Merleau-Ponty lui fait alors voir l'inconscient « comme l'autre côté (Husserl), et non l'autre scène (Freud) de notre existence ».⁵⁶ C'est là ce que lui reproche A. Green également, en signalant qu'il n'identifie pas l'inconscient par les processus primaires. En ce sens, la conception d'indivision consistant à voir l'inconscient comme non-perception au cœur de la perception se cantonne donc au préconscient, et ce que Merleau-Ponty thématise comme inconscient, lié au sentir, n'est pas l'inconscient « systématique » (l'Ics) que Freud présente dans l'article du même nom.

Conclusion. Traductions en psychanalyse, psychanalyse des traductions

La tension entre lectures psychanalytique et phénoménologique nous fait ici aboutir aux résultats suivants. S'il ne s'agit pas, pour l'inconscient, selon la lecture phénoménologique, d'une traduction linguistique, car latent et manifeste ne sont pas deux langues ontologiques séparées, il reste légitime, toutefois, de parler de traduction, car la critique de Merleau-Ponty par les psychanalystes vient restaurer la séparation radicale des systèmes inconscient et conscient. Pour tenter de résoudre cette tension, nous proposons d'analyser quelques traductions de la première strophe du poème « The Raven » d'Edgar Allan Poe, à travers diverses langues. Le choix d'une analyse de poème nous semble ici adéquat à la difficulté à laquelle nous sommes parvenus. Nous distinguerons, comme le fait la psychanalyse, un contenu latent du poème et un contenu manifeste. Toutefois, concession faite ici à la phénoménologie, malgré la séparation de ces deux plans, il ne s'agit pas de deux niveaux ontologiquement distincts, et dont l'un précéderait l'autre. Dans la tentative de psychanalyse littéraire que nous effectuerons, l'inconscient est celui du poème —nulle question d'évoquer ici un quelconque inconscient de l'auteur. En ce sens, il n'y a pas d'inconscient sans poème : l'inconscient est contemporain ici de sa propre manifestation, et n'existe pas hors d'elle.

Examinons ici la première strophe du poème et quelques-unes de ses traductions :

«Once upon a midnight dreary, while I pondered, weak and weary,
Over many a quaint and curious volume of forgotten lore,

⁵⁵ Cf. « L'inconscient », in *Métapsychologie*.

⁵⁶ J. B. Pontalis, « La position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty », in *Après Freud*, p. 97.

While I nodded, nearly napping, suddenly there came a tapping,
As of some one gently rapping, rapping at my chamber door.
"This some visitor," I muttered, "tapping at my chamber door—
Only this, and nothing more"».

Traduction française, Nicolas Abraham :

« L'heure d'une minuit sourde, lorsque l'âme lasse et lourde,
J'eus fouillé dans maint bizarre et vieux volume aux morts trésors,
Tandis que je songe, inerte, brusquement se fait un heurt,
On eût dit : quelqu'un qui heurte, heurterait à l'huis dehors.
« C'est quelque hôte qui —soufflé-je— heurte à peine à l'huis dehors,
Oui, le reste est sans rapport ».

Traduction portugaise, Fernando Pessoa :

Numa meia-noite agreste, quando eu lia, lento e triste,
Vagos, curiosos tomos de ciências ancestrais,
E já quase adormecia, ouvi o que parecia
O som de algúem que batia levemente a meus umbrais.
«Uma visita», eu me disse, "está batendo a meus umbrais.
É só isto, e nada mais»

Traduction italienne, Francesco Contaldi :

Mentre, debole e stanco, verso la mezzanotte
scorrea d'antico libro pagine strane e dotte
sonnacchiando, ad un tratto come un picchio ascoltai,
un lieve, un gentil picchio de la mia stanza all'uscio.
—E` qualcuno che picchia de la mia stanza all'uscio,
e non altro, —pensai.

Traduction espagnole, Juan Antonio Pérez Bonalde :

Una fosca media noche, cuando en tristes reflexiones,
Sobre más de un raro infolio de olvidados cronicones
Inclinaba soñoliento la cabeza, de repente
A mi puerta oí llamar; como si alguien, suavemente,
Se pusiese con incierta mano tímida a tocar:
"¡Es —me dije —una visita que llamando está a mi puerta:
eso es todo y nada más!".

Traduction catalane, Miquel Forteza :

Una trista mitja nit, que vetllava entenebrit,
fullejant amb greu fadiga llibres vells i antics papers

i em dormia a poc a poc, vaig sentir a la porta un toc.
I sens moure'm del meu lloc: "Qualcú ve a cercar recés
-vaig pensar- en aquesta hora, qualcú ve a cercar recés."
Això sols i no res més.

Dans son texte « Pour une esthétique psychanalytique : le temps, le rythme et l'inconscient »⁵⁷ (1962), Nicolas Abraham présente une lecture psychanalytique de cette strophe dont nous reprenons ici les résultats. La discordance sémanto-rythmique, entre la répétition simple de trochées, monotones, véhiculant une tentative d'endormissement et l'incident nouveau, récurrent, de la visite et des coups vient montrer que la réalité qui fait irruption n'est pas un événement extérieur mais un vœu angoissant, présent sur un mode hallucinatoire. Cette scène d'un cauchemar n'est toutefois que le niveau manifeste lugubre auquel s'oppose une certaine volupté. Si donc le niveau manifeste est ici perte d'un objet —la Lenore disparue— le niveau latent dévoile un fantasme nécrophile d'incorporation de l'objet perdu, fantasme satisfait, car l'objet est réintroduit à jamais dans le moi à l'instar du corbeau qui ne quittera jamais plus (« *Nevermore* ») la chambre.

Nous retrouvons cette tension entre niveaux manifeste et latent en faisant jouer entre elles les différentes traductions. Contentons-nous d'analyser trois points ici, qui confirment l'ambivalence perte/incorporation décelée par N. Abraham.

Dans la plupart des versions, le rythme reste globalement le même que dans le texte original : il s'agit du rythme binaire de répétition de trochées, rythme de la régularité par excellence soutient N. Abraham. Seule exception ici, la version italienne alterne des trochées et des dactyles (**Mentre,** / **debole e** / **stanco**, / **verso la** / **mezza** / **notte**), et avec la catalane, présente une irrégularité majeure dans le dernier vers :

e non **al**/ tro, - **pensaï** (anapeste anapeste)
Això / **sols** i no / **res més** (iambe, dactyle, spondée).

Dans ces deux traductions, le dernier vers vient briser complètement le rythme en l'inversant. A cette inversion rythmique fait pendant une opposition sémantique : non point au cœur d'une version, *sols* (seulement), et *res més* (rien de plus) étant deux pieds dont le sens reste le même, mais entre deux langues : le contenu sémantique de *altro* (autre) étant contredit celui de *sols* et de *res més*. Cette opposition de ces deux versions à l'ensemble des autres qui gardent la régularité du rythme, et

⁵⁷ In *Rythmes de l'œuvre, de la traduction et de la psychanalyse*, textes recueillis et présentés par N. T. Rand et M. Torok, Flammarion, Paris, 1985.

entre elles par ce dernier point, vient accentuer l'ambivalence qui règne entre niveaux manifeste et latent, comme si la perte incorporation venait résonner, par la mise en perspective des différentes traductions, en présence/absence, même et autre.

Un jeu de rimes exactement identiques se retrouve entre l'original, le français, le portugais, et le catalan :

a1 a2 dreary/weary
x b1 curious/lore
c1 c2 napping/tapping
c3 b2 rapping/door
x b3 muttered/door
b4 more

A travers les rimes b, dans l'original, (lore /door/more), le savoir reste à la porte (door), de même qu'en portugais (ancestrais / umbrais / mais) cet héritage originaire et ancien (ancestrais), associé au seuil (umbrais), demeure sur le passage, alors qu'en français (trésors/dehors/rapport) il est mis dehors, et qu'en catalan (papers/recés/més), au contraire, il est reclus (recés), inclus à l'intérieur. C'est en faisant jouer les langues entre elles qu'apparaît au mieux cette dialectique d'inclusion/exclusion et seuil propre à l'ambivalence d'une perte et réincorporation. En effet, door et umbrais viennent marquer l'espace de franchissement entre intérieur et extérieur, et l'inclusion connotée par recés s'oppose frontalement à l'exclusion de « dehors ».

A un niveau sémantique, il y a opposition, au sein de l'original, entre dreary et weary, exprimant la monotonie et l'ennui d'une part, et tapping rapping qui marquent l'incident nouveau d'autre part. Cette opposition est au fondement de l'hallucination d'une présence, présence/absence qui renvoie à la perte/réincorporation. C'est en confrontant les avatars de ces deux lignes sémantiques dans les diverses traductions que se confirment cette perte/réincorporation comme présence. Le minuit dreary a pour « équivalents » dans les traductions l'étouffement de « sourde » (« L'heure d'un minuit sourde »), la grossièreté du portugais agreste (rustique, rude) (« Numa meia-noite agreste »), aucune épithète en italien (« verso la mezzanotte »), la répulsion de l'espagnol fosca (ténébreux, rébarbatif) (« Una fosca media noche ») et l'abattement du catalan trista (« Una trista mitja nit »). La ligne

de *tapping* (donner des coups) associée aux connotations de violence du *batia* (battait) portugais et *picchio* (coup) italien (tous les deux peuvent renvoyant à des coups donnés portés à des choses ou à des personnes) les sensations auditives de *llamar* (appeler, frapper à la porte) espagnol et tactiles de *toc* (coup sur la porte) catalan. Observons que *picchio* désigne également un oiseau en italien, ce qui vient ici augurer de l'intrusion du corbeau. La révélation de l'hallucination se confirme avec la ligne de *rapping*. Y correspondent « heurte » en français, *picchio* en italien, *tocar* (toucher) en castillan, et l'absence de signifiant en portugais et en catalan. À la place de ces deux néants, deux propositions qui n'existent pas dans l'original : le mirage du portugais « *o que parecia* » (ce qui semblait) et l'immobilisme du catalan « *sens moure'm del meu lloc* » (sans me mouvoir du lieu où j'étais) viennent renforcer l'idée d'une hallucination, apparence interne au moi qui nie tout mouvement véritable à son extérieur. La sensation d'hallucination est donc entérinée par la mise en perspective de ces différentes versions.

À quoi prétend ce jeu de lectures en diverses langues ? À une délocalisation d'importance, un décentrement du sujet, à l'instar du déplacement du rêve et de l'excentricité de l'inconscient. Conformément aux résultats auxquels nous sommes parvenus, il n'y a pas, dans la traduction de l'inconscient —traduction-chiffrage ou traduction-interprétation— de langue source indépendante d'une langue cible, ni de langue cible non tributaire d'une langue source. Pensées inconscientes et images du rêve, traces mnésiques et leur inscription dans un système supérieur, représentations de chose et représentations de mot, latent et manifeste, sont en ce sens solidaires les uns des autres, plus étroitement que tout texte cible d'un texte source dans toute traduction interlinguistique. La traduction de l'inconscient n'est pas linguistique, mais ne se laisse pas non plus ramener au phénomène de l'expression décrit par Merleau-Ponty, faute de renoncer à l'irréductible opposition entre conscience et inconscient, comme l'ont montré les psychanalystes relisant ce philosophe. S'il y a traduction dans et de l'inconscient, elle n'est donc pas inter-linguistique au sens où les niveaux latent et manifeste correspondraient à deux langues indépendantes, mais au sens où elle convoque plusieurs langues. De même que les différentes manifestations de l'inconscient sont traductions les unes des autres, et renvoient, seulement lorsqu'elles sont toutes mises en perspective, à un même fond, de même, le fond inconscient du poème de Poe n'apparaît qu'en mettant en perspective ses différentes versions linguistiques. La langue archaïque n'est donc pas une quelconque origine génétique, mais l'articulation, *diacritique*,

de tous les textes qui y renvoient, des images de rêve, des lapsus, et des symptômes d'un même sujet, de même que la langue inconsciente, anté-babélique du texte de Poe, n'advient que de la dédifférenciation des diverses langues dans lesquelles il est traduit. L'inconscient est alors traducteur comme « truchement », dans l'acception étymologique d'écriture biographique que prend le verbe تَرْجِمُ, et l'acception historique de plurilinguisme du « drogman » oriental. La traduction de et dans l'inconscient est une traduction plurilinguistique, et cette pluralité la fait, « tel un incendie, éclater entre la confusion des langues » (Hölderlin).

Bibliographie

- Nicolas Abraham, « Pour une esthétique psychanalytique : le temps, le rythme et l'inconscient », in *Rythmes de l'œuvre, de la traduction et de la psychanalyse*, textes recueillis et présentés par N. T. Rand et M. Torok, Flammarion, Paris, 1985.
- Walter Benjamin, « La tâche du traducteur », in *Œuvres 1*, trad. par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard, Paris, 2000.
- Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.
- « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », in *Les Tours de Babel*, (A. Berman et altri), Trans-Europ-Repress, 1985.
- Martine Broda (sous la direction de), *La Traduction-Poésie. A Antoine Berman*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 1999.
- Sigmund Freud, *La Naissance de la psychanalyse (1887-1902)*, trad. par Anne Berman, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1956.
- L'interprétation des rêves (1900)*, trad. par I. Meyerson, revue par Denise Berger, PUF, 1926 et 1967.
- Cinq leçons sur la psychanalyse (1904)*, trad. par Yves Le Lay et S. Jankelevitch (trad. revue), Payot, 1980.
- « De la psychothérapie », « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », « Remémoration, répétition, perlaboration », in *La Technique psychanalytique (1904—1918)*, trad. par Anne Berman, PUF, 1953.
- Cinq psychanalyses (1905-1925)*, trad. par Marie Bonaparte et, Rudolph Loewenstein, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1954.
- Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. S. Jankelevitch (trad. revue), Payot, 1981.
- Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen (1907)*, trad. par Paule Arbex et Rose-Marie Zeitlin, Gallimard, Folio, 1986.
- La vie sexuelle (1907-1931)*, trad. par Denise Berger et Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1969.
- Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (1910)*, trad. par J. Altoumian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet et A. Ranzy, Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, 1987.

- « L'intérêt de la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes I (1890-1920)*, trad. sous la direction de Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1984.
- « L'inconscient », in *Métapsychologie (1915)*, trad. par J. Laplanche et J. B. Pontalis, Gallimard, Folio, 1968.
- Introduction à la psychanalyse (1915-1916)*, trad. par S. Jankélévitch, Payot, 1962
- « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves » in *Résultats, idées, problèmes II (1921-1938)*, trad. sous la direction de Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1985.
- Abrégé de psychanalyse (1946)*, trad. Anne Berman, revue et corrigée par Jean Laplanche, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1949 et 1985.
- André Green, « Du comportement à la chair : itinéraire de Merleau-Ponty », in *Critique n° 211*, Paris, Décembre 1964, pp. 1017-1046.
- Jacques Hassoun, *L'Exil de la langue*, Points Hors Ligne, Paris, 1993.
- Martin Heidegger, *Etre et temps*, trad. par Martineau, Authentica.
- Jacques Lacan, « Fonction et Champ de la parole et du langage », in *Ecrits*, éd. Seuil, Paris, 1966.
- Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.
- Le Visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1960.
- Résumés de cours. Collège de France. 1952-1960* Gallimard, Paris, 1968.
- La Prose du monde*, Gallimard, Paris, 1969.
- « Le doute de Cézanne », in *Sens et non-sens*, Gallimard, Paris, 1996.
- Georges Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, PUF, Paris, 1974.
- Jean-Bertrand Pontalis, « La Position du problème de l'inconscient chez Merleau-Ponty », in *Après Freud*, Gallimard, 1993, pp. 76-97.
- « Présence, entre les signes, absences », in *L'Arc*, « Merleau-Ponty », Paris, 1971, pp. 56-66.
- Perdre de vue*, Gallimard, coll. Folio Essais, Paris, 1988.